

ALEXIS
UNE CRÉATION DE MICHALIK
PASSEPORT

**UN CONTE DE FAITS,
MODERNE.**

LE PARISIEN

RYTHMÉ, BIEN INTERPRÉTÉ.

TELÉRAMA

**DES DIALOGUES CISELÉS
AVEC SOIN.**

LE POINT

CRAFTED WITH HEART.*

NEW YORK TIMES

**LA MAGIE MICHALIK OPÈRE
TOUJOURS !**

FRANCE INFO

**CHRISTOPHER BAYEMI
PATRICK BLANDIN
JEAN-LOUIS GARÇON
KÉVIN RAZY
FAYÇAL SAFI
MANDA TOURÉ
YSMAHANE YAQINI**

Assistante mise en scène : Clotilde DANIAULT
Musiques : Sly JOHNSON
Decor : Juliette AZZOPARDI
assistée de Arnaud DE SEGONZAC
Accessoires : Pauline GALLOT
Costumes : Marion REBMANN
assistée de Violaine DE MAUPEOU
Video : Nathalie CABROL
assistée de Jeremy SECCO
Lumières : François LENEVEU
Son : Julius TESSARECH

Sommaire

Le Parisien – page 2

Elle – page 3

Le Canard Enchaîné – page 4

The New-York Times – page 5

Africultures - page 8

Franceinfo culture – page 11

L'Officiel des spectacles – page 13

Théâtral Mag – page 14

Artistik Rezo – page 15

Le Point – page 17

Télérama – page 19

Le Journal du dimanche – page 20

Marianne – page 22

La Fnac , l'Eclaireur - page 25

Télé/Radios – page 29

À NE PAS MANQUER | « Passeport », un conte de faits moderne

Sylvain Merle

VOICI LUCAS, originaire des Comores et qui a été adopté. Elle s'appelle Jeanne, née à Toulouse de parents maliens. Sa voisine, c'est Yasmine, qui a vu le jour en Bretagne d'une mère marocaine et d'un père algérien. Il y a aussi Arun, venu d'Inde, et Ali, de Syrie, qui ne parlent qu'anglais. Et puis Issa. Il est d'Érythrée selon son passeport. Il est le héros de « Passeport », la nouvelle pièce d'Alexis Michalik, jouée au Théâtre de la Renaissance, à Paris (X^e).

On le rencontre une nuit, inconscient au sol dans la jungle de Calais. Il s'est fait agresser. Il reprend conscience à l'hôpital, ayant complètement perdu la mémoire. Il est néanmoins renvoyé dans le camp. Avec les deux amis qu'il s'y fait, Arun et Ali, le solaire et l'ombrageux, ils forment un trio qu'on va suivre de la « jungle » calaisienne jusqu'au Poitou, puis à Paris.

En parallèle, on découvre Lucas, fils de militaire. Il a grandi à Calais et y revient avec sa compagnie. Il est gendarme. Sa mission : fouiller les camions en partance pour l'Angleterre et y débusquer les migrants qui s'y seraient cachés. La « jungle », il n'en connaît rien, les gendarmes ne



Théâtre de la Renaissance, Paris (X^e). Les membres du casting de Michalik jonglent facilement avec les accents et les costumes.

s'en mêlent pas. Adopté, Lucas vient d'une île dont il ne sait rien, ses parents se montrant peu diserts. Autoritaire, son père aurait même des tendances racistes. Lucas ne dit rien, se demandant qui il est...

Un terrain plus politique

Deux hommes, deux trajectoires et deux points de vue sur un sujet on ne peut plus d'actualité : l'immigration. C'est rythmé, fluide, les comédiens passent d'un rôle à l'autre, d'un lieu à l'autre. Fixe, une grande paroi en crépi s'élève en fond de scène. Elle sert d'écran à quelques projections, une nouveauté chez Michalik. Au centre, une large ouverture laisse passer par moments une sorte de conteneur sur roulettes qui fera office de studio ou de camion de

gendarmerie, de train. Un ballet bien ordonné auquel se conjugue celui des costumes et des accents avec lesquels les comédiens – cette distribution est sublime – jonglent avec une facilité apparente.

Au milieu, Issa semble un repère. Le puissant récit de son périple jusqu'en France nous prend aux tripes, point d'orgue d'une histoire bien ficelée. On se dira qu'elle est belle, trop belle peut-être. Oui, comme un conte finalement. Un conte de faits, moderne. Et, de fait, on adhère.

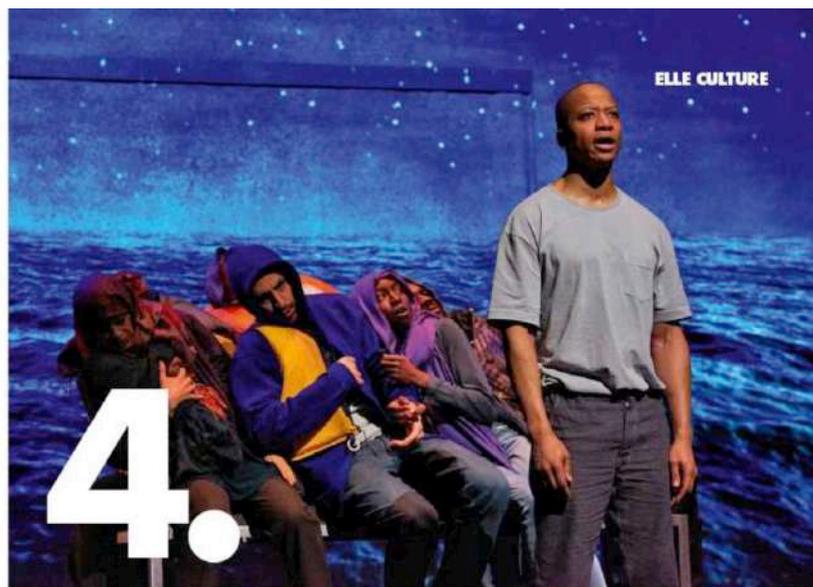
« Passeport », pièce d'Alexis Michalik, avec Christopher Bayemi, Patrick Blandin, Jean-Louis Garçon, Kevin Razy... Au Théâtre de la Renaissance, Paris (X^e). Samedi à 16 h 30 et 21 heures, dimanche à 17 heures. De 12 à 60 €.



Théâtre **FABLE D'HÔTES**

PAR ANNA NOBILI

Peut-on tisser un conte de fées avec happy end autour d'un sujet grave ? Oui, quand on s'appelle Michalik. Qu'il évoque la naissance du cinéma dans « Le Cercle des illusionnistes », un chef-d'œuvre du théâtre dans « Edmond », ou qu'il explore des sujets plus sociétaux comme la PMA dans « Une histoire d'amour », le brillant auteur et metteur en scène affiche une patte reconnaissable : intrigues enchâssées et retournements de situation, mise en scène virevoltante et acteurs bordissants qui multiplient les rôles. Alors que le débat sur l'immigration fait rage, il s'empare habilement du sujet pour créer un spectacle politique, bien qu'il s'en défende. Son décor ? La jungle de Calais. Son héros ? Issa, un Érythréen retrouvé agonisant et amnésique dans un camp de réfugiés, passeport en poche. Flanqué de deux anges gardiens, l'un jovial, Aruri, l'autre plus



4.

sombre, Ali, il va tenter de retrouver le fil de sa mémoire et d'obtenir le précieux sésame qui lui permettra de rester en France. Volontiers pédagogique, divertissante, émouvante, cette fable contemporaine prend parfois des allures de ballet où l'illusion règne. Elle touche au cœur, emmenée par une troupe comme toujours époustouflante, Jean-Louis Garçon et Kevin Razy en tête. « PASSEPORT », jusqu'au 30 juin, théâtre de la Renaissance, Paris-10^e.

ALORS, le nouveau Michalik? L'enfant prodige du théâtre français couvert de Molières a-t-il, une fois de plus, réussi son coup? En un mot: non mais oui.

Dans la « jungle » de Calais, une bénévole anglaise découvre un corps ensanglanté. Elle appelle les secours. L'homme est sauvé. A moitié défiguré, il a perdu la mémoire. Sur son passeport, on voit qu'il s'appelle Issa, qu'il est érythréen. Premier fil narratif. Le second: Lucas rentre chez lui et se fait engueuler par son père parce qu'il est en retard. Lucas est noir de peau. Pas son père. On comprend vite que le jeune homme est gendarme, qu'il est un enfant adopté, que son père est un général à la retraite réac anti-immigrés limite Zemmour.

Ces deux fils narratifs s'entrelacent, et les séquences s'enchaînent sans nous laisser le temps de souffler. On reconnaît bien là le système Michalik, lequel use avec virtuosité des codes des séries télé. Mais, curieusement, ça patauge un peu. Où ça nous mène, tout ça? Bon, Lucas tombe amoureux d'une brillante journaliste black. Issa

Passeport

(*Mi-gros, migrants*)

remonte la pente, aidé par ses potes. Un bar, la jungle de Calais, l'hôpital, un restau parisien, une antenne de gendarmerie, un conteneur, une bibliothèque: on saute acrobatiquement d'un lieu à un autre – les vidéos signées Nathalie Cabrol, en fond de scène, facilitent les déplacements. Les sept comédien(ne)s passent habilement d'un personnage à un autre: 36 en tout!

Ça bouge en tous sens... et ça finit par prendre. La pièce trouve sa direction. Envoyées, les réticences sur les grosses ficelles narratives et la pédagogie un peu lourde! On comprend que Michalik est, au fond, un vrai feuille-

toniste du XIX^e siècle. Il n'a pas peur des coups de théâtre à s'accrocher aux rideaux. On comprend aussi qu'il s'est refusé à jouer sur la seule corde de l'émotion, facile sur pareil sujet. Mais qu'il a fait un autre choix: ces vies de migrants qu'on a l'impression de connaître par cœur, il leur redonne une dimension d'ordinaire balayée, celle du romanesque. Il leur rend le droit d'avoir une vraie histoire, riche d'humanité, et pas seulement l'histoire clichée du demandeur d'asile. C'est beaucoup.

Ajoutez à cela un beau grand moment (la journaliste d'origine malienne recadre

le général zemmouriste sur l'immigration et en éclaire, en trois coups de cuillère à pot, les vrais enjeux), des comédien(ne)s formidables (Jean-Louis Garçon, dans le rôle d'Issa, et Kevin Razy, dans celui de son pote Arun), et voilà un vrai spectacle populaire à rebours de l'hystérie ambiante. En ces temps où un gouvernement vient d'essayer de faire passer une loi anti-immigration à moitié inconstitutionnelle, ça fait du bien.

Jean-Luc Porquet

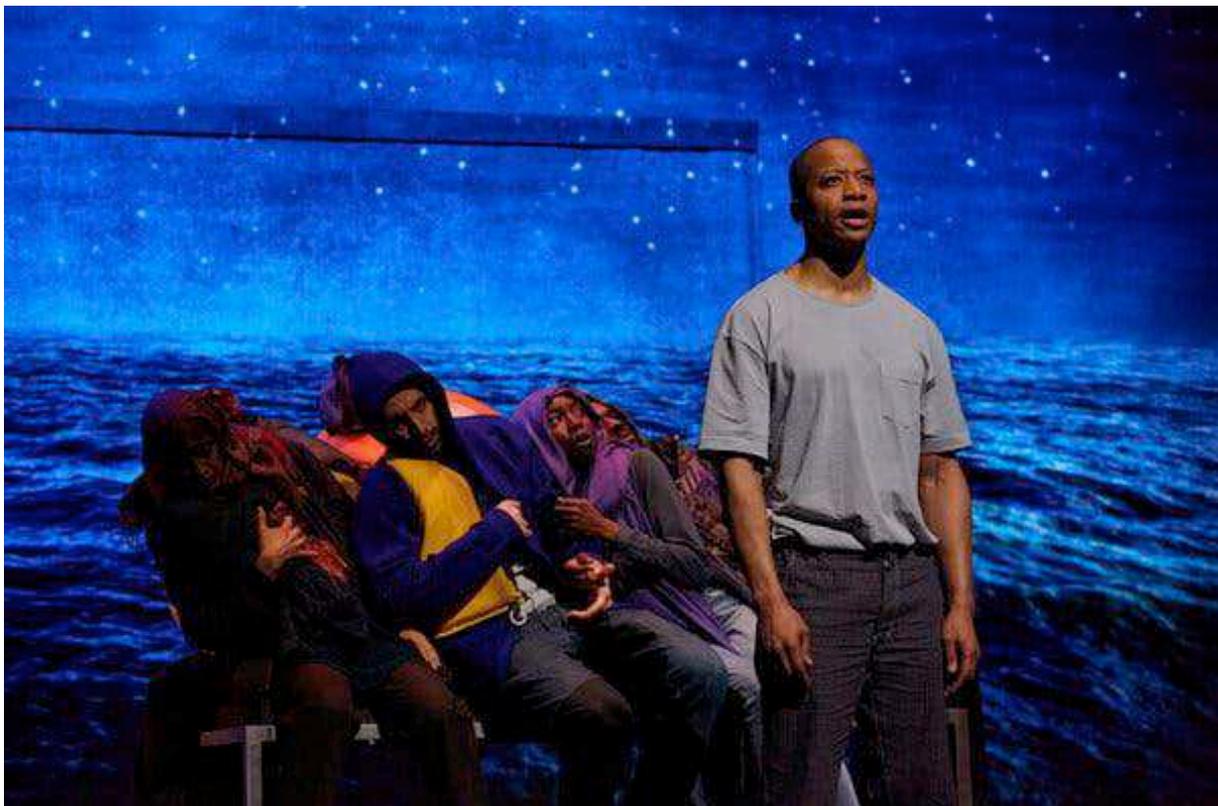
● Au Théâtre de la Renaissance, à Paris, jusqu'au 30/6.



The New York Times

‘Passport’ Review: A Master of Comedy in a Migrant Camp

The new show by Alexis Michalik, a star of commercial theater, wades into political battles in France, where immigration restrictions have been at the forefront of the government’s agenda.



Jean-Louis Garçon, right, as Issa, a man who finds himself in a migrant camp with no memory, in “Passport,” Credit...Alejandro Guerrero

By [Laura Cappelle](#)

The critic Laura Cappelle saw “Passport” in Paris

Badly injured from a fight, a man wakes up in the Calais Jungle, a ramshackle camp for migrants in northern France. His memory is gone, and all he has on him is an Eritrean passport with the name “Issa.”

That’s the premise of Alexis Michalik’s brisk, effective new play “Passport,” which was greeted with a standing ovation last weekend in Paris. Until [it was demolished in 2016](#), the overcrowded Jungle encampment stood as [a symbol of Europe’s refugee crisis](#), which hasn’t entirely subsided. While the site itself is gone, migrants

still [regularly attempt](#) to cross the English Channel from the Calais area and reach Britain.

Many in the French theater world [publicly supported the people living in the Jungle](#), and a handful of small-scale productions in France [took the camp as inspiration](#). Still, the first major play about it came from Britain, in 2017: Joe Murphy and Joe Robertson's immersive "The Jungle" was inspired by the directors' time in Calais, where they set up a theater with migrants. It went on to become a trans-Atlantic hit, and was [revived last year](#) at St. Ann's Warehouse in Brooklyn.

In some ways, Michalik was an unlikely name to follow suit. A star of the commercial theater sector in France, he has built his reputation on accessible, fast-paced comedy dramas like "Edmond," a "Shakespeare in Love"-style spin on the life of the French playwright Edmond Rostand. His last stage endeavor was a French-language adaptation of the Mel Brooks musical "The Producers."

Yet Michalik has tiptoed into heavier subject matters in recent years — first with "Intra Muros," a play set in a maximum-security prison, then with "A Love Story," which centered on a lesbian couple's I.V.F. journey.

"Passport," which is playing at the Théâtre de la Renaissance through June 30, wades even more openly into current political battles in France, where immigration restrictions have been [at the forefront of President Emmanuel Macron's agenda](#). In response, Michalik, who wrote and directed the play, invokes the audience's empathy. "Imagine if a war started here, in your country," one actor tells us near the beginning. "Your life is threatened, so logically, you decide to leave."



The play follows characters initially living in the Calais Jungle, an overcrowded migrant camp in the north of France which was dismantled in 2016. Credit...Alejandro Guerrero

We then meet Issa (sensitively played by Jean-Louis Garçon), who has been beaten up so badly inside the Jungle that recovery is uncertain. In a series of quick scenes, a well-meaning aid worker takes him to the hospital, then back to the camp. With no

memory of his life before the accident, you'd expect Issa's prospects there to be bleak. Yet a jester-like character from India, Arun (the ebullient Kevin Razy), magically appears to find him a job and save the day.

There are a number of similarly improbable plot turns in "Passport." Alongside Issa, the play also follows Lucas, a young Black policeman who grew up in Calais, whose job is to stop migrants hiding in the back of Britain-bound trucks. The two story lines ultimately collide in a happy denouement.

Realism is clearly not the goal here: Michalik is an entertainer who loves a dramatic twist, and "Passport" showcases his ability to keep a narrative moving. Basic set elements are wheeled or carried on and off at breakneck speed, and video projections help situate the characters, who waltz through a series of locations: Issa, Arun and a third character, a Syrian migrant named Ali, are taken by bus to a French village they know nothing about, then travel to Paris to look for illicit work.

For some viewers, Issa's fairly rosy path may grate, in light of migrants' real-life difficulties. He gets refugee status in France after parroting an invented back story; he also turns out to be a gifted cook, and wines and dines a banker who agrees on the spot to bankroll the opening of a restaurant.

Yet in France, where politically sensitive topics are typically left to highbrow, publicly funded playhouses and the commercial sector focuses on lighter fare, "Passport" offers an intriguing middle way. And Michalik's reach is considerable: His play "Edmond" celebrated 1,500 performances in the fall.

For "Passport" to address the touchy issue of racism in French society head-on is no small matter. Onstage, Lucas's adoptive white father is a xenophobic nightmare at a family dinner, a scene that Michalik makes both funny and familiar. The diverse characters offer a range of perspectives on multiculturalism: As Lucas, who is reluctant to talk about race, Christopher Bayemi cuts a strikingly conflicted figure, while Ysmahane Yaqini brings lighthearted energy to the role of Yasmine, Issa's love interest, a French-born librarian of North African descent.

Michalik favors directness over subtlety, so there are awkward lines here and there. Yet "Passport" remains a brave endeavor, crafted with heart. Eight years after the Calais Jungle was officially demolished, Michalik has now sneaked it into popular theater. Time will tell if it has staying box-office power.

Passport

Through June 30 at the Théâtre de la Renaissance, in Paris,

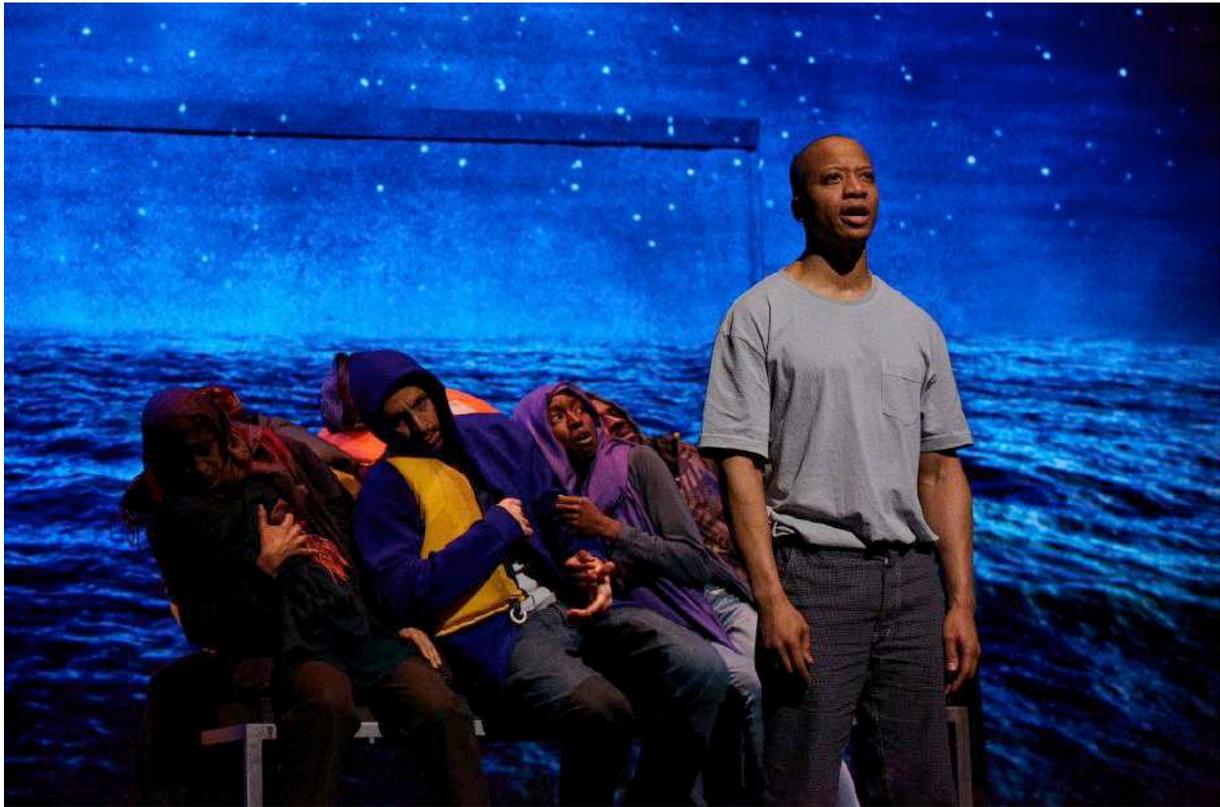


Passeport d'Alexis Michalik ou comment refaire (le) monde

Publié le 11 février 2024 Virginie Brinker

Lorsque la fiction s'empare de sujets graves et clivants, comme celui des migrations contemporaines avec leur cortège de malheur, de mort et d'exclusion, il est des écueils dans lesquels il lui est parfois difficile de ne pas tomber. Celui de la légitimité à parler à la place des personnes concernées, d'abord, et celui d'un regard qui, tout en cherchant paradoxalement à mobiliser les consciences, met parfois à distance, rejette dans l'altérité radicale, autorisant le déni, voire le rejet. *Passeport* fait le choix d'un regard respectueux des personnes et des faits et contourne avec brio ces écueils.

Au lever de rideau, à l'avant-scène, 6 personnages nous font face : Lucas, né aux Comores mais adopté par des parents calaisiens ; Jeanne, née à Toulouse de parents maliens ; Haroun, Indien ; Ali, Syrien de père kurde ; Yasmine, née à Landernau de parents algérien et marocain et Issa... qui a oublié qui il est après une agression. Cette entrée en matière, opérée par un narrateur, nous plonge d'emblée dans la complexité des situations. Les individus ne sont pas assignables à des identités, ils échappent en permanence à ces assignations, car elles sont le fruit de tissages complexes de relations humaines et de rencontres. Cette manière d'envisager la question migratoire, de la décontextualiser de son extrême contemporain avec la mass-médiatisation audiovisuelle que l'on connaît depuis 2015, de l'incarner aussi par des parcours de réussite, d'espoir ou sous l'angle du déclassement social évite tout cliché misérabiliste et également son envers, toute contre-représentation héroïque. Ceux qui ne sont appelés « migrants » que par ceux qui pensent ne pas partager leur sort ne sont jamais considérés avec misérabilisme comme des subalternes « à sauver » ou encore comme des héros d'exception, à admirer : un piédestal reste un déséquilibre. Au contraire, tout ici, dans les choix de mise en scène, dit l'interchangeabilité des rôles : tous peuvent jouer tout le monde, ou encore tout un chacun : un bénévole, un médecin, un policier, un exilé... Ici, la virtuosité dramaturgique habituelle des pièces de Michalik – dans lesquelles, en un clin d'œil (une tenture, un accessoire, une ambiance sonore) on change d'espace et de temps, en une phrase, on change d'interlocuteur et de statut, de manière dynamique et extrêmement rythmée – prend un sens beaucoup plus profond. En s'attaquant aux projections possibles des spectateurs, en les faisant sans cesse se mouvoir et évoluer, la mise en scène parvient à décentrer les regards et à mettre à distance les préjugés, mais pas les personnages. Cela va même jusqu'à la manière dont les rebondissements romanesques sont orchestrés : ils jouent sur nos fausses croyances, décalent nos perceptions des situations et des relations.



Crédit Photo : Alejandro Guerrero

Combien de familles françaises se reconnaîtront dans le dialogue entre Jeanne, journaliste, et Michel, le père de famille militaire qui s'affrontent, à table, autour de la sempiternelle question de l'accueil de « toute la misère du monde » ? L'ignorer serait terrible. Ne pas le savoir, peut-être pire encore. Si ces moments paraissent plus didactiques que d'autres, ils ont le mérite d'exister, de poser les choses à plat, de donner des informations (statistiques et étymologiques, concernant notamment ladite « jungle » de Calais, motivées par le statut de journaliste de Jeanne), de combattre des préjugés tout en évitant de condamner les personnages : Michel n'est pas que réac, il est aussi pétri de sentiments, comme tous les personnages de la pièce, et c'est aussi cela qui la rend belle et accessible au plus grand nombre. Il est question d'amour, d'amitié, d'espoir, de résilience, de grands sentiments, certes, mais toujours au service du sens : celui qui nous permet de renouer avec notre humanité, avec la part d'étrangeté qui est en nous-même, puisque le vrai propos de la pièce est celui-ci. Et si les histoires d'amour et de famille sont un bon levier pour jouer sur la proximité affective avec les personnages et exercer notre empathie, tout n'est pas idyllique.

Il est aussi question de conflits dans cette pièce. De conflits gravissimes, entre policiers et exilés, entre exilés eux-mêmes, qui ne sont pas ignorés. Et justement, tout part de cette agression, de cette amnésie, moteur de l'intrigue. Sans révéler cette dernière, nous pouvons simplement dire combien elle est symbolique. Mais le conflit ici est vecteur d'émancipation, et Étienne Tassin ne dit pas autre chose quand il affirme qu'émanciper c'est « faire accéder à un espace d'apparition ceux qui en sont tenus à l'écart, composer un monde commun avec les exclus, c'est-à-dire laisser se déployer l'agir-ensemble de citoyens qu'on dit séditionnaires[1] ». Or le conflit est inhérent à la « situation de frontière », comme l'écrit Michel Agier, et il est vecteur de dynamisme sociétal et de transformation. Ces situations de frontière sont des

situations « où l'on découvre des gens que l'on ne connaît pas, dont on ne connaît éventuellement pas la langue, pas la manière de s'habiller, de parler, de penser, et inversement pour eux. Donc il faut trouver quelque chose qui fait qu'un dialogue est possible, qu'une forme d'échange est possible[2] ». C'est exactement ce qui se passe dans la pièce lorsque Haroun, Ali et Issa sont obligés de composer ensemble, de se (faire) comprendre, y compris de personnes qui ne sont pas en exil. Pour aller dans le sens de Michel Agier – et ce qu'illustre très bien la pièce – ces situations de frontières mettent en œuvre un «cosmopolitisme ordinaire», et permettent au fond une réelle confrontation à la différence, une réelle possibilité de (re)faire monde par opposition à l'image très élitiste que l'on a généralement du cosmopolite, qui est la personne riche, qui se trouve bien dans n'importe quel endroit dans le monde, qui est toujours bienvenue, qui est indifférente aux conflits, aux identités, etc. Cette image que l'on a n'est pas vraiment cosmopolite puisque les gens ne changent pas de monde quand ils vont d'un lieu à un autre. Ils vont dans les mêmes hôtels, ils parlent le plus souvent anglais – éventuellement français ou deux trois langues internationales, ils sont dans les mêmes buildings d'affaires où ils vont avoir les mêmes réunions, avec le même café, les mêmes petites choses à manger que tout le monde va accepter sur n'importe quel coin de la planète, parfois avec une petite touche d'exotisme très esthétisée pour ne pas avoir à se confronter réellement à la différence. Le cosmopolite, lui, se confronte aux frontières, à la difficulté que représente le passage de chacune, se trouve face à des langues qu'il ne comprend pas, essaie de se faire comprendre en faisant des gestes, apprend très vite des bouts de langues, se fait mettre en prison, se fait taper et insulter par des flics et découvre la force de l'État nation... Alors que ceux qui planent au-dessus du globe peuvent dire l'État-nation on s'en fout, parce qu'ils ne sont pas confrontés à ça [3].

La force de l'Etat-nation, son omnipotence, c'est le terme de « Passeport », dès le titre, et symboliquement le passeport comme levier principal de l'intrigue et de ses rebondissements, qui l'incarnent.

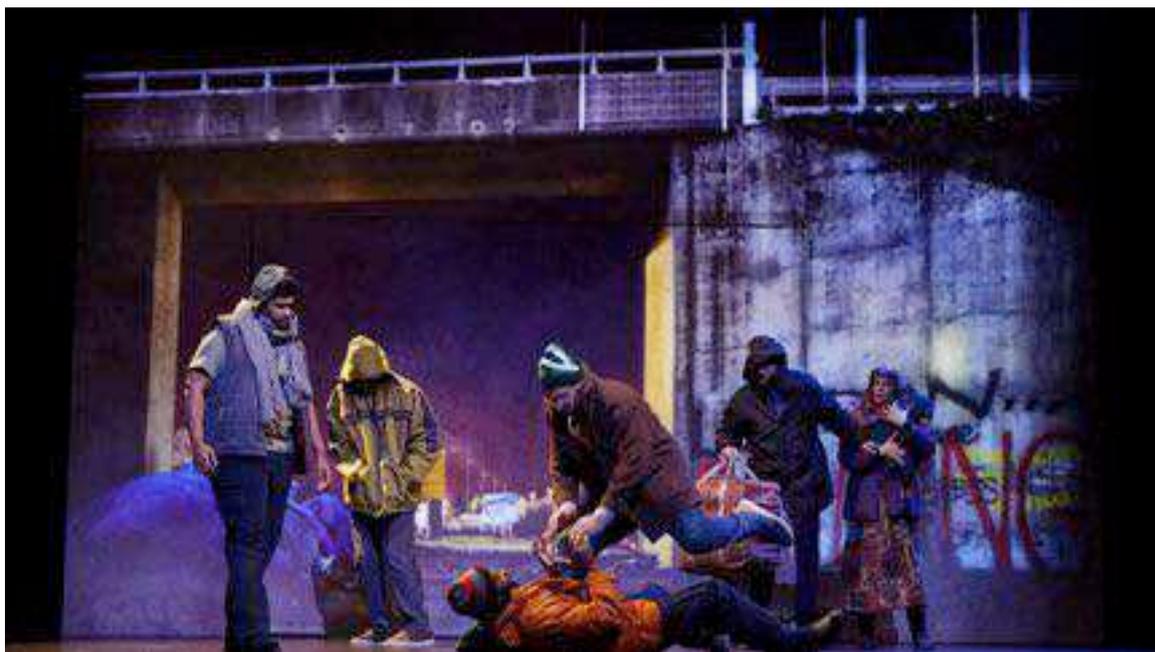
Mais cette mise en œuvre d'un cosmopolitisme ordinaire venant élargir la conception de l'Etat-nation on la retrouve aussi dans la pièce traitée avec beaucoup d'humour, par l'usage des langues, notamment, le franglais, les traductions d'Haroun, pour permettre à Issa et Ali d'échanger etc. Cet humour verbal passe aussi par les caractères : Jeanne est une jeune femme très drôle et ses répliques n'hésitent pas à déminer les idées préconçues, Haroun est un personnage bonhomme et très avenant, Issa est tendrement lunaire au départ. Et c'est cet humour teinté de tendresse qui, au fond, est une des plus belles réussites de cette pièce.

Nous le disions, lorsque la fiction s'empare de sujets graves et clivants, elle court plusieurs écueils. Mais en optant pour l'absence de surplomb, l'authenticité (on imagine à la fin de la pièce que les photographies projetées sont celles de la famille des comédiens eux-mêmes), la proximité par la tendresse et l'humour, le public s'approprie cette histoire. La question de la migration est la sienne. L'interchangeabilité des conditions au cœur de la mise en scène met en abyme ce décentrement du spectateur. Lui aussi part à la découverte de la différence et de l'altérité en lui, avec, et grâce aux autres. Réussir une telle gageure – une pièce accessible, touchante, drôle tout en restant profonde sur un tel sujet – manquait, l'équipe du spectacle l'a fait.

Virginie Brinker

"Passeport" : la nouvelle pièce d'Alexis Michalik suit un jeune Érythréen sans-papiers dans une mise en scène épique

Les réfugiés et l'immigration clandestine sont devenus des sujets dramatiques majeurs au théâtre comme au cinéma. Alexis Michalik s'en empare avec souffle.



"Passeport" d'Alexis Michalik au théâtre de la Renaissance, à Paris (2024). (ALEJANDRO GUERREO)

Alexis Michalik donne une ampleur scénique inattendue à *Passeport* qu'il a écrit, et met en scène au théâtre de la Renaissance, à Paris, jusqu'au 30 juin.

Passeport retrace le récit d'Issa, Érythréen au sortir de l'adolescence, prenant la route pour l'Angleterre. La pièce allie le grandiose à la misère dans une mise en scène aux dimensions cinématographiques, sans images animées, mais un sens du groupe, de l'espace et du visuel qui portent le sujet.

Picaresque contemporain

Trouvé dans la "jungle" de Calais, et donné pour mort, Issa est amnésique, avec pour seule mémoire, son passeport. Sorti de l'hôpital, il se retrouve à la rue, et entame avec d'autres sans-papiers la quête d'un titre de séjour. Il est alors amené à se remémorer devant l'administration le parcours qui l'a mené jusqu'en Europe.

Sept comédiens et comédiennes dans des rôles multiples, des décors changeants, dont beaucoup d'extérieurs, exotiques et urbains, se succèdent dans un récit picaresque contemporain. On passe de l'hôpital au bord de l'autoroute, d'un conteneur habité au commissariat, et de la rue aux administrations... Mais l'on traverse aussi le désert et la mer dans *Passeport*. Aux antipodes d'un drame intime au cœur d'un deux-pièces cuisine à Paris, *Passeport* voit grand et Alexis Michalik pense large.

Damnés de la Terre

L'auteur-metteur en scène n'a pas fait appel à des têtes d'affiche pour ses acteurs. Normal pour incarner des anonymes. Les sept comédiens et comédiennes sur scène n'en forment pas moins un groupe, sans de réels premiers rôles, même si Issa (Jean-Louis Garçon) et Arun (Kevin Razy) sont un peu en avant. Un courant passe entre eux pour faire corps d'un groupe hétéroclite. Salutation au passage aux divers accents et langues qui traversent les dialogues, reflet d'une belle performance des comédiens. Ils sont des damnés de la terre, apatrides, pleins de vie, mais en quête d'identité.

Le dispositif scénique n'écrase pas le récit et la documentation sur le sujet nourrit la dramaturgie. Le hasard de la programmation voit la pièce représentée un mois après la sortie du film de [Matteo Garrone, *Moi Capitaine*](#), sur un sujet similaire. Tous deux se rejoignent dans une approche épique, parfois au détriment de l'émotion. Mais le jeu de toute la troupe réchauffe les sentiments, jusqu'aux gendarmes dans leur bureau. L'écriture et la mise en scène d'Alexis Michalik remettent les pendules à l'heure de certaines convictions et nourrissent le débat, après le vote récent à l'Assemblée sur l'immigration. À l'heure d'une globalisation qui se cherche, *Passeport* convainc dans sa dramaturgie, reflet d'une réalité géopolitique majeure, pour laquelle l'auteur-metteur en scène crée une pièce originale et universelle.

Du mercredi 7 février 2024

N° 3953

(En)quête d'identité



© Alejandro Guerrero

Alexis Michalik se fait plus « politique » avec *Passeport*, sa nouvelle création au Théâtre de la Renaissance, autour du sort des migrants. Il livre un conte humaniste, à la mise en scène énergique.

Mais qui est Issa, homme doux, attachant et bien décidé à sortir de la jungle de Calais ? Lui-même ne le sait pas. Il est devenu amnésique après avoir été agressé. Ce réfugié, qui serait érythréen, est au cœur de *Passeport*, la nouvelle pièce d'Alexis Michalik, actuellement au Théâtre de la Renaissance. Après la prison dans *Intra Muros*, la PMA et les couples homosexuels dans *Une histoire d'amour*, le petit prince du théâtre privé s'engage, même s'il s'en défend, sur un terrain plus politique.

« *Les misérables n'ont d'autre remède que l'espoir* »

Cette citation de Shakespeare, Michalik l'a faite sienne pour raconter le sort tragique de ceux qui ont pris tous les risques pour quitter leur pays. Bien documenté, même s'il n'évite pas toujours certains stéréotypes, il en profite pour égratigner l'accueil que réserve la France aux migrants (le

parcours du combattant pour la carte de séjour) et rappeler que notre pays s'est construit avec l'immigration. L'histoire d'Issa se conjugue avec celle de Lucas, gendarme originaire des Comores, adopté et qui travaille dans la « jungle », et lui aussi en quête d'identité. **Leurs parcours parallèles sont racontés avec une efficacité sans faille, sans temps mort.** La mise en scène est fluide et va à toute vitesse, autre marque de fabrique de Michalik.

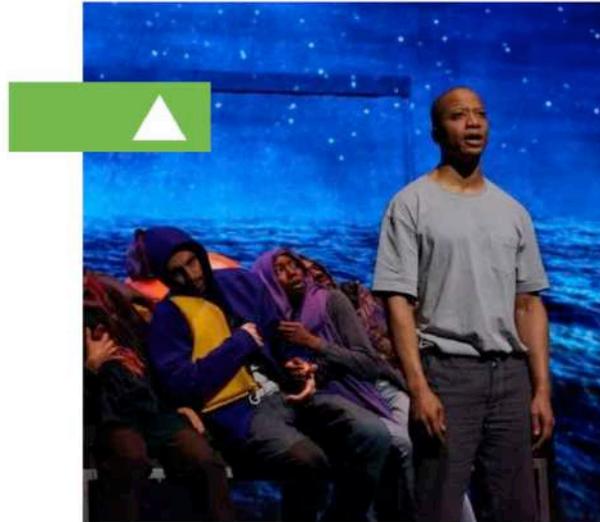
Un tourbillon visuel

La pièce profite d'un décor évolutif, qui participe à un certain réalisme : un fond de scène gris avec projection de vidéos, un espace pour y faire passer une cage / container aux multiples fonctions. Avec un sujet pareil, l'humeur aurait pu être plombante. Ce n'est pas l'option choisie, grâce notamment à des répliques drôles et au jeu inspiré des comédiens qui alternent les rôles avec brio. Le pic d'émotion est atteint quand Issa raconte son parcours pour arriver en France. **Le récit prend parfois des allures de conte, pour verser sans crier gare dans l'enquête policière.** On se gardera évidemment de révéler le dénouement. Un retournement bien amené et bouleversant, brillant épilogue à ce récit humaniste.

Magali Hamard

Théâtral Mag

PASSEPORT - L'identité en question



On attendait avec impatience la nouvelle création d'Alexis Michalik. Comme on attend celles de Wajdi Mouawad ou dans un autre genre, celles de Joël Pommerat. A chaque fois, on est transporté dans des récits épiques qui nous perdent et nous rattrapent avec une science éblouissante. Eh bien, *Passeport* nous a emportés encore plus loin que d'habitude. Parce que cette fois, et bien que le récit procède de la même manière que *Intra Muros*, Une histoire d'amour ou *Le cercle des illusionnistes*, les précédentes créations d'Alexis Michalik, avec un retournement de situation qui permet de remettre en place toutes les pièces du puzzle, il s'appuie aussi sur une profondeur psychologique et humaniste très riche. A travers l'histoire d'un jeune érythréen qui a perdu la mémoire dans la Jungle de Calais, il interroge ce qui fait l'identité d'un être : la question des papiers se double là de la façon dont on se raconte sa propre histoire, ou dont on nous la raconte. En mal de souvenirs, Issa s'abreuve de lectures pour mieux connaître son pays et reconstituer le trajet qu'il a pu faire pour le fuir et cela pour obtenir son passeport et être celui qu'il veut être en France.

La pièce parle des migrants. De ceux qui migrent d'un territoire à un autre, mais aussi d'une identité à une autre, d'un genre à un autre. C'est l'histoire qu'on se raconte qui constitue notre identité. Servie par des comédiens exemplaires, une scénographie sobre et foisonnante à la fois du fait des projections des différents lieux, la pièce est un enchantement bouleversant.

Hélène Chevrier

Passeport, une création d'Alexis Michalik, avec Christopher Bayemi, Patrick Blandin, Jean-Louis Garçon, Kevin Razy, Fayçal Safi, Manda Touré, Ysmahane Yaqini. Théâtre de la Renaissance, 20 Bd Saint-Martin 75010 Paris, 01 42 08 18 50

“Passeport” : une ode joyeuse à l’altérité



[Hélène Kuttner](#) 5 février 2024



© Alejandro Guerrero

Dans “Passeport”, la dernière pièce d’Alexis Michalik, éditée chez Albin Michel, un réfugié africain perd la mémoire alors qu’il doit reconstituer le fil de sa vie pour être autorisé à s’installer en France. Que deviennent nos identités lorsque les voyages cabossent nos existences ? Quel espoir d’amour, de fraternité, de travail et de survie peut conduire à se fabriquer une nouvelle vie ? Qu’est-ce que l’être humain, sinon un amoncellement de désirs et de frustrations, de rencontres et d’identités, tissés dans un seul corps ? Toutes ces questions traversent ce beau spectacle porté par sept comédiens remarquables, qui interprètent une quinzaine de personnages dans une lumineuse épopée.

Dans la jungle de Calais

Issa est un jeune Erythréen que l'on retrouve sévèrement blessé dans la jungle de Calais, l'immense bidonville de plusieurs hectares qui abritait il y a quelques années plus de dix mille personnes en attente de régularisation. Actuellement, sur le terrain de dunes situé à l'extérieur de la ville, deux mille exilés continuent de camper malgré une répression policière féroce, en attente de traverser la Manche pour s'installer en Angleterre. La vie s'organise, ou plutôt la survie. Très présentes, les associations humanitaires tentent de porter secours à ces damnés de la terre par des conseils administratifs ou une aide aux soins médicaux. Pourquoi, par qui le jeune Issa a-t-il été blessé ? Pourquoi ne se souvient-il plus de rien ? Comme toujours dans les spectacles d'Alexis Michalik, on entre d'une manière directe dans le vif du sujet avec des jeunes comédiens vibrants, dans une scénographie ultra légère et des lumières à l'efficacité redoutable. Nous sommes au service des urgences, l'action va très vite, les comédiens déboulent sur scène et changent de personnage à la vitesse de la lumière. Les soins s'organisent, une jeune fille assiste le migrant.

La vie devant soi

De l'autre côté de la barricade de protection, il y a Lucas, un jeune policier qui doit éprouver l'épaisseur de sa cuirasse à travers ce marasme humain. Il y a Jeanne, jeune journaliste, en reportage sur ce site explosif. Lucas va faire sa connaissance et Issa, quant à lui, une fois soigné, trouvera en Yasmine, la bibliothécaire, une muse existentielle. Il trouvera aussi en Ali, un réfugié syrien, un compagnon de débrouille, et en Arun, l'Indien Tamoul, un compère de chambrée dans un container aménagé. L'histoire se tricote ainsi avec une myriade de petites intrigues qui nous baladent, non sans humour, de Calais dans la famille de Lucas, d'un container à un bureau de l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides), pour aboutir à Mignaloux-Beauvoir sur la Nationale 147 près de Poitiers, pour y trouver un emploi. L'auteur metteur en scène se moque ainsi de l'incroyable chemin de croix administratif qui décourage, sans la condamner vraiment, toute tentative d'intégration, derrière les sigles barbares et les acronymes révoltants, derrière les empreintes digitales qui marquent à vie. Les trois compères, Issa l'Erythréen, Arun l'Indien et Ali le Syrien, finiront par réunir leurs intelligences malicieuses et créer une cantine exotique aux recettes incroyables.

Une histoire d'amour

Michalik a toujours le don d'embarquer le spectateur, même dans les situations les plus folles. Il part de situations très réalistes, qu'il fait vriller et transforme par son imagination débordante et aux comédiens d'une exceptionnelle fraîcheur. Jean-Louis Garçon interprète Issa, héros fragile et d'une grâce lumineuse. Christophe Bayemi est Lucas, le policier aux origines mystérieuses parti sur les traces de son enfance. L'humoriste Kevin Razy incarne Arun, le pragmatique chef de bande, et Fayçal Safi est Ali, l'intellectuel syrien. Patrick Blandin enchaîne de fabuleuses compositions entre un père raciste et un banquier magnanime. Quant aux filles, Manda Touré et Ysmahane Yaqini campent tour à tour une dizaine de personnages à la sincérité éblouissante et à l'énergie solaire. Ce sont eux, ces comédiens nerveux et drôles, émouvants et tragiques, qui font vibrer ce texte aux accents humanistes, ces dialogues réalistes et optimistes à la fois, qui nous disent la chance de la rencontre, la curiosité d'une altérité, l'enrichissement des cultures que l'artiste Sly Johnson magnifie en musique. Bien sûr, on pourra reprocher à l'auteur un excès d'optimisme et de romanesque, mais la manière vivante, heureuse, drôle et généreuse dont il traite l'un des sujets qui crée en ce moment le plus de polémiques, la question de l'immigration, est à saluer haut la main.

Hélène Kuttner

Alexis Michalik se met à la politique

Le nouveau spectacle de l'auteur d'« Edmond » conte l'histoire d'un groupe de sans-papiers vivant dans la Jungle de Calais...

Par [Baudouin Eschapasse](#)

Publié le 25/01/2024 à 14h00



Alexis Michalik lors de la première de *Flo*, le 23 octobre 2023, à Paris. © JP PARIENTE/SIPA / SIPA / JP PARIENTE/SIPA

En théâtre, « la couturière » est l'avant-dernière répétition d'un spectacle. Celle qui précède « la générale » où se glisse la presse. Elle tire son nom du fait que c'est au cours de ce « filage » du texte que les comédiens étrennent leurs costumes... *Le Point* a pu assister à la pénultième répétition de la nouvelle pièce d'Alexis Michalik. Intitulée *Passeport*, elle sera officiellement créée, le 26 janvier, au théâtre de la Renaissance*, à [Paris](#).

.Ce texte, que le metteur en scène et comédien confie avoir écrit, l'an dernier, en Guadeloupe, en marge du [tournage du biopic consacré à Florence Artaud](#), est publié aux éditions Albin Michel. Il raconte l'histoire d'Issa, un jeune Érythréen retrouvé inconscient dans la Jungle de Calais et qui se réveille amnésique. La pièce s'attache à suivre son parcours pour retrouver la mémoire et obtenir des papiers. L'intrigue se double d'une énigme policière : qu'est devenu Lucas, un gendarme préposé à la surveillance de ce camp de migrants ?

La patte Michalik

Les amateurs retrouveront ce qui fait la patte Michalik : une histoire extrêmement rythmée où la musique (ici signée Sly Johnson) joue un rôle important ; un décor réduit à un simple écran sur lequel sont projetées des photos et des vidéos qui ancrent le spectacle dans le réel ; des changements de costume à vue (certains comédiens jouent jusqu'à huit rôles); des dialogues

ciselés avec soin et, surtout, un coup de théâtre qui retourne le spectateur comme une crêpe. Nous ne raconterons évidemment pas ce « twist » final. Disons juste que les lecteurs de *La Tâche* de Philip Roth ou de *L'Imposteur* de Phillips Oppenheim risquent de voir venir la chose un peu avant le reste du public.

À LIRE AUSSI **Qu'est-ce qui fait courir Alexis Michalik ?** Si l'on peut regretter quelques stéréotypes (comme dans *Une histoire d'amour* qui se penchait sur un autre sujet de société, la procréation médicalement assistée, un personnage de journaliste adopte un ton professoral pour décrire la réalité traitée), la pièce tisse habilement plusieurs fils narratifs. Tous tournent autour de la question sensible de l'identité. La quête d'Issa, outre le fait qu'elle illustre la trajectoire de ces milliers de réfugiés qui échouent dans des camps de migrants à travers le monde, traite, en effet, cette interrogation centrale : qu'est-ce qui fait de nous ce que nous sommes ?

Un sujet indissociable de celui de la mémoire qui échappe ici à Issa. Mais qui lui reviendra par bribes, les souvenirs affleurant au gré de stimuli olfactifs et gustatifs créés par la nourriture, au sein du restaurant où il travaille. Évoqué à travers l'itinéraire de ses compagnons d'infortune (l'Indien Arun et le Syrien Ali) mais aussi d'un enfant adopté, le sujet de la quête des origines conduit évidemment à se frotter au thème de la tolérance. L'acceptation de la différence, ou son rejet, étant traité ici de manière frontale et, un brin, caricatural par le prisme d'un ancien militaire xénophobe.

À LIRE AUSSI **Théâtre : droit d'asile, équation difficile** Bringuebalé par les émotions, balançant à plusieurs moments entre rire et larmes, le spectateur se retrouve, in fine, réconforté par un « happy end » spectaculaire qui réconcilie tout le monde. L'angélisme du propos ne fera sans doute pas l'unanimité. Conscient que ce spectacle « feel good » qui aborde ouvertement la théorie du « grand remplacement » (pour la démonter) risque de froisser une partie de l'opinion chauffée à blanc par le discours de l'extrême droite, Alexis Michalik prend bien soin de répéter, interview après interview, qu'il ne signe pas là un spectacle militant.

La dimension politique de son propos n'en reste pas moins évidente. « On est tous issus de mélanges. J'ai moi-même 100 % de sang étranger dans les veines puisque je viens de Pologne du côté paternel et d'Angleterre du côté maternel », répète l'homme de théâtre qui incarne pourtant la culture française à travers ses pièces désormais adaptées à l'étranger.

« J'ai écrit cette nouvelle pièce en Guadeloupe, seul, après avoir mûri ses contours pendant plus d'un an et m'être longuement renseigné. Ce n'est pas un théâtre militant ou documentaire, mais une histoire humaine, qui s'adresse à tous », explique Alexis Michalik. © DR

**Théâtre de la Renaissance : 20, boulevard Saint-Martin, Paris 10^e.*



Têtes d'affiche

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR

« Rien n'est pire que de faire un spectacle engagé où personne ne vient »

C'est tout de même un risque...

Un risque mesuré. Si ça ne marche pas et que c'est le seul risque que j'encours, je suis prêt à vivre avec.

Dans vos précédentes pièces, vous abordez des sujets plus consensuels...

Une histoire d'amour parlait d'un couple de femmes, des questions de la GPA, du cancer, de la mort... *Intra muros* se déroulait en prison. Mais vous avez raison, *Passeport* est sans doute celle de mes pièces traitant du sujet le plus clivant.

L'immigration est-elle un sujet qui vous touche ?

Le sujet n'est pas l'immigration, mais l'identité. Ce thème traverse tous mes écrits. Mon roman, *Loïn*, parle d'une quête identitaire. Ma mère est anglaise, ma grand-mère était australienne, mon grand-père, polonais, mon autre grand-mère, belge... J'ai des origines scandinaves et d'Europe de l'Est. Un test ADN m'a montré que j'avais 0% d'origine française. Mais je me sens éminemment français. Je suis un fils d'immigrés invisible. Toutes ces oppositions autour de l'immigration sont un non-sens. La société française est métissée. J'avais à cœur de recentrer l'histoire sur ces questions. Je me souviens qu'en sortant du spectacle *Une histoire d'amour* des gens m'ont dit : « J'étais à la Manif pour tous, mais je prends conscience que j'ai été bête. Je comprends les motivations de ces femmes qui veulent avoir un enfant. » C'était un beau compliment.

Pensez-vous que « Passeport » contribuera à changer les mentalités ?

Je n'ai pas cette prétention. Si l'art peut aider à éveiller les consciences, c'est super. Cependant, je suis assez lucide sur la portée politique du théâtre. C'est avant tout l'histoire qui me porte. Comment ce personnage d'Issa, qui a perdu la mémoire et n'a donc plus d'identité, de mots, de proches pour l'aider, fait-il pour s'en sortir en France ? C'est un parcours du combattant. Il ne s'agit pas de misérabilisme, mais de raconter ces parcours semés d'embûches pour les faire connaître. — *Propos recueillis par Kilian Orain*
| *Passeport* | À partir du 26 jan. | Mar.-ven. 21h, sam. 16h30 et 21h, dim. 17h | Théâtre de la Renaissance, 20, bd Saint-Martin, 10^e | 01 42 08 18 50 | 12-60 €.

Son registre, jusqu'ici, c'était le divertissement. « Passeport », la sixième pièce qu'il a écrite et mise en scène, traite de destins cabossés de migrants.

Dans « Passeport », vous mettez en scène Issa, un jeune Érythréen vivant à Calais qui a perdu la mémoire. Comment est née cette histoire ?

Elle prend sa source dans la fin du spectacle, que je ne peux évidemment pas dévoiler. J'ai compris que je devais faire démarrer l'intrigue en 2015, au camp de Calais, dans cet endroit démantelé en 2016 qui ressemblait presque à une zone de guerre. Comme d'habitude, j'ai d'abord l'idée, ensuite je creuse pour ne pas dire de bêtises.

En montant cette pièce, avez-vous l'impression d'engager un nouveau rapport avec votre public ?

Je dirais les choses différemment. C'est une pièce que je n'aurais pas pu faire il y a quelques années. Avoir aujourd'hui un public fidèle me permet de me sentir légitime de proposer des choses différentes, de surprendre le spectateur. Je présente cette fois une pièce politique, avec l'assurance qu'il y aura des gens dans la salle. Rien n'est pire que de faire un spectacle engagé où personne ne vient.

ALEXIS
MICHALIK

LAURA STEVENS POUR TÉLÉRAMA

Plaisirs Théâtre

Alexis Michalik (au centre) supervise les répétitions de la pièce *Passport* au théâtre de la Renaissance.



Alexis Michalik

« NOUS SOMMES TOUS ISSUS D'UN MÉLANGE »

ENGAGEMENT L'auteur et metteur en scène de théâtre à succès ose une pièce plus politique sur le sort des migrants

INTERVIEW

Alors que certains de ses spectacles (*Edmond*, *Intra Muros*, *Une histoire d'amour*) se jouent encore à Paris et en province, voilà que débarque au théâtre de la Renaissance la nouvelle création du prolifique Alexis Michalik, *Passport*. Cette pièce, où l'on suit un jeune Érythréen amnésique laissé pour mort dans le camp de Calais, deux compagnons d'infortune venus d'Inde et de Syrie, un enfant adopté devenu gendarme et une journaliste d'origine malienne, questionne l'identité à travers leurs trajectoires. Entretien avec un auteur qui signe là son œuvre la plus politique.

Le sujet des migrants et des réfugiés vous tient-il à cœur ?

Oui, même si je ne me suis pas dit que j'allais aborder ce thème. Chez moi, tout part toujours d'une histoire, souvent même de la fin. Pour une raison que je ne peux dévoiler sans tout divulguer, il fallait que celle-ci se passe dans le camp de Calais. Mais, aujourd'hui, je me rends compte à quel point cette pièce me parle particulièrement. J'ai grandi dans le 18^e arrondissement de Paris, mon école primaire était la première ZEP de Paris. Ma vision de la société française, c'est la ligne 2 du métro, entre Blanche et Barbès. C'est ancré en moi. À 18 ans, j'ai manifesté contre la qualification de Jean-Marie Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle. Nous étions un million dans les rues, ça me semblait être la norme.

Et voilà que vingt ans plus tard, ça ne fest plus. Quand Ariane Mnouchkine a fait *Le Dernier Caravansérail* en 2003, il n'y avait pas de polémique. Je ne pensais pas que monter une pièce sur les réfugiés et l'immigration serait à ce point controversé.

Vous-même, vous venez d'ailleurs...

Sauf que je ne suis pas racisé, ça ne se voit donc pas. Mon père est d'origine polonaise et ma mère anglaise. J'ai fait un test ADN, il y a 0 % de français chez moi. Il n'empêche que je suis né en France. Je suis passionné par l'identité. Mon roman *Loïe* parlait déjà d'une quête des origines. Nous sommes tous issus d'un mélange. C'est scientifique : pour qu'une population ait un patrimoine génétique fort, il faut un apport extérieur. Sans cela, elle dépérit.

« Quand je suis en répétition, c'est mon endroit de bonheur »

La loi immigration vous révolte-t-elle ?

C'est un recul terrible ! Pourquoi une immigration sélective ? Et ce débat sur la déchéance de nationalité est un non-sens... Mais au-delà de ça, c'est la droïtisation de la société qui me choque. Comme le fait que le centre ait opéré un virage à droite, qu'aucune figure politique de gauche ne soit capable de rassembler et qu'on puisse considérer l'extrême droite comme un parti politique normal. Aujourd'hui, il est possible de dire des choses racistes de façon totalement décomplexée, mais le racisme n'étant pas une opinion, c'est illégal. Après, c'est l'arbre qui cache la forêt, et la forêt ce sont les inégalités sociales qui se creusent. Forcément, comme les gens sont de plus en plus en colère, ils cherchent un coupable. Ça tombe sur les derniers arrivés, alors que le responsable, c'est l'État. C'est un peu ce que je raconte dans

Plaisirs Théâtre/Musique

Le referez-vous si on vous le propose ?

Peut-être pas cette année, mais une autre fois, pourquoi pas. J'en garde un très bon souvenir. J'adore jouer les maîtres de cérémonie. Il faudrait que j'organise des bar-mitsvah et des mariages, j'y pense pour ma fin de carrière ! Chaque fois qu'un pote se marie, c'est à Mich-mich de faire le discours...

Où et quand écrivez-vous ?

En voyage, la plupart du temps. À Paris, j'ai des spectacles et des potes à voir, je n'ai pas l'espace de cerveau disponible. J'ai besoin de m'isoler. Alors, idéalement, je pars sur une île où je peux prendre le temps d'écrire toute la journée.

Vous avez adapté au théâtre

Les Producteurs de Mel Brooks et transposé deux de vos pièces au cinéma.

Quel est votre lien avec le septième art ?

J'ai autant d'amour pour le cinéma que pour le théâtre. Enfant, les deux me faisaient rêver. Il se trouve que mon parcours m'a conduit sur scène parce que j'ai joué et monté des pièces très tôt. Mais, clairement, le cinéma a beaucoup influencé mon écriture au théâtre : le rythme, le fait qu'il n'y ait pas de coupures.

L'adaptation d'*Une histoire d'amour* a été un échec. Une première pour vous...

J'en ai eu d'autres, mais je pense que le pire échec est de se dire qu'on a commis un mauvais long métrage ou une mauvaise pièce. Ce n'est jamais agréable de faire un brouillon, mais j'aime ce film et je suis assez fier de la manière dont nous l'avons conçu, en créant notre boîte de production et en le tournant avec la distribution de la pièce, c'est-à-dire des actrices talentueuses mais inconnues du grand public. C'était aussi une manière de voir si je pouvais réaliser un film comme je monte mes spectacles, sans tête d'affiche. C'était joliment utopiste.

Souhaitez-vous adapter votre roman en série ?

C'est un vieux rêve. Il y a quinze ans, dans ma tête, *Loïn* était une série itinérante, une quête des origines via une traversée du monde. Comme je me suis rendu compte que ça allait coûter trop cher, j'ai écrit un roman. Pour que je puisse le transposer au petit écran, il faudrait qu'il suscite l'intérêt d'une plateforme, mais comme il ne s'est pas vendu à cinq millions d'exemplaires... Reste que j'adore ce format : dans la liste des choses qui me manquent, j'aimerais bien tenir un rôle récurrent dans une série. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR BAPTISTE THION

« *Passeport* », au théâtre de la Renaissance (Paris, 10^e). À partir de vendredi et jusqu'au 30 juin. theatredelarennaissance.com



Jean-Louis Garçon SALUE UN METTEUR EN SCÈNE PRÉCIS

PERFORMANCE Le diplômé de l'ESSEC devenu comédien sur le tard raconte la façon de travailler d'Alexis Michalik

« C'est son premier spectateur. Clairement, il vit le truc sur le plateau. Si lui ne s'ennuie pas, le spectateur ne s'ennuiera pas non plus », répond Jean-Louis Garçon quand on lui demande s'il existe une méthode Alexis Michalik. L'interprète d'Issa, le jeune Érythréen amnésique de *Passeport*, en sait quelque chose : il jouait déjà dans *Intra Muros*, en alternance avec Christopher Bayemi et Fayçal Safi, à qui il donne cette fois la réplique. Il nous décrit un metteur en scène précis, « très conscient de ce qu'il veut », gardant toujours en tête le public. Le comédien n'est pas peu fier de jouer dans cette pièce qui, au-delà du sort des migrants, parle d'identité. « Qu'est-ce qui fait que je suis telle personne ? Si on change mon passé ou mon environnement, est-ce que ça change qui je suis ? », interroge-t-il. Peut-être un peu parce qu'il a trouvé son identité d'acteur sur le tard. Il y a une dizaine d'années, ce diplômé de l'ESSEC était responsable marketing numérique chez L'Oréal. La révélation est venue pendant des vacances d'été, les premières prises depuis longtemps à cause d'un prêt étudiant à rembourser. « Au moment de choisir ma destination, je me suis souvenu que, plus jeune, ma maman me disait : "Pourquoi ne fais-tu pas du théâtre ou de la danse ?" » Il pousse alors la porte du Cours Florent, la seule école qu'il connaisse, pour participer à un stage de deux semaines, la première sur une scène avec un prof de théâtre, la seconde devant la caméra d'un réalisateur. « Au départ, je me demandais un peu ce que je faisais là. Mes camarades avaient tous 20 ans, moi j'en avais 33. C'était un vrai complexe mais j'ai été piqué et j'ai arrêté de me poser des questions. » À raison : de fil en aiguille et de rencontre en rencontre, Jean-Louis Garçon s'est épanoui. Aujourd'hui, il tient même un rôle récurrent, celui du commissaire Carl Bachert, dans la série de France 2 *Astrid et Raphaëlle*. Mieux vaut tard que jamais. ● BAP.T.

Michalik ou le théâtre à l'heure de Netflix

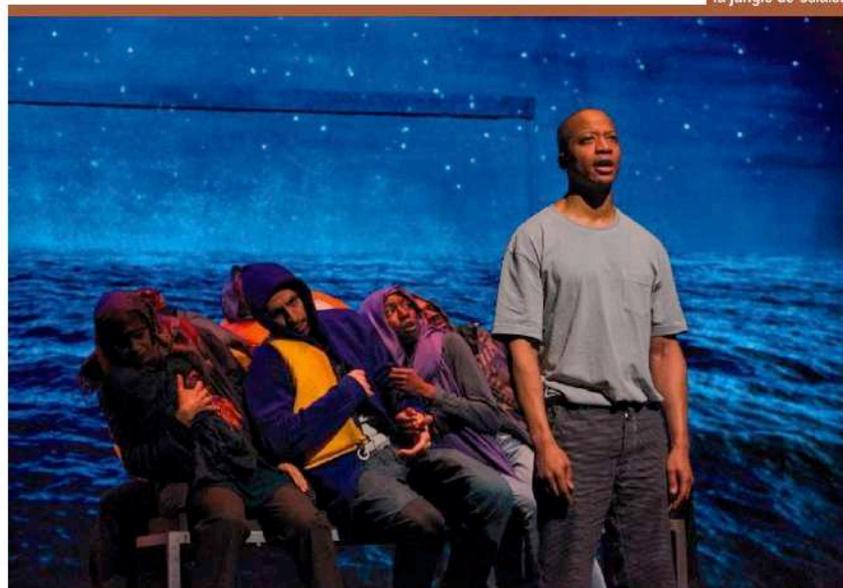
L'ex-petit prodige des planches Alexis Michalik revient avec "Passeport", qui introduit une dose de romanesque dans la jungle de Calais. Portrait de celui qui revendique un théâtre populaire de qualité, ancré dans la réalité sociale, tourné vers la classe moyenne, et, surtout... adapté à l'ère des séries télévisées. **PAR JULIEN VALLET**

Vous avez peut-être déjà « traîné » vos parents au théâtre pour voir une de ses pièces. De laquelle ils sont ressortis enchantés, avec l'impression de s'être cultivés, et en se disant que ça changeait du déjà-vu vulgaire du boulevard. Le nom claque comme celui d'un acteur américain et s'est imposé en quelques années : Alexis Michalik. Et même si on le voit moins sur les plateaux de télé que d'autres comédiens, sa physionomie – à mi-chemin entre le garçon de bonne famille et le mannequin type sur-

feur californien – vous est peut-être familière. « *De mémoire de producteur, pas un auteur n'a eu autant de pièces à l'affiche en même temps* », déclare, enthousiaste, Jean-Marc Dumontet, président des Molières. Acteur, metteur en scène, auteur et même réalisateur pour l'adaptation de ses propres pièces au cinéma, l'enfant prodige du théâtre français s'est désormais solidement implanté dans le décor.

On le rencontre au premier étage du Théâtre de la Renaissance, à Paris, où se répète sa future

ISSA, le personnage principal de *Passeport*, se réveille amnésique à la suite d'une bagarre. L'action se passe dans la jungle de Calais.



pièce, *Passeport*, qui revient sur un épisode récent : la jungle de Calais, dans laquelle se sont entassées, avant son démantèlement, en 2016, jusqu'à 9 000 personnes. Issa, un jeune Africain, se réveille amnésique à la suite d'une rixe avec un seul document : son passeport érythréen. S'engage alors une longue quête identitaire jalonnée de rencontres : un gendarme, des demandeurs d'asile ou des Français d'origine étrangère. Un point de départ original, mais qui ne fait pas l'économie de quelques clichés : la figure du migrant qui reste fort dans l'adversité, celle du beau-père raciste, évidemment acariâtre, et celle de la journaliste donneuse de leçons de premier ordre.

Hasard du calendrier, la première a eu lieu au lendemain de la décision du Conseil constitutionnel de valider la loi Immigration. Pourtant, celui qui a donné, depuis *Une histoire d'amour* (2020), une couleur plus sociétale aux thèmes qu'il aborde se défend de faire de la politique. Ce qui l'intéresse, dit-il, c'est l'histoire : « *C'est une fiction, pas un plaidoyer. Je ne me suis pas dit que j'allais faire une pièce politique mais romanesque, avec de l'humour. Au cœur de tout cela, surgit cette thématique de l'immigration et de l'identité.* » Dans *Passeport*, la journaliste explique que « *les immigrés font tous les métiers que les Français ne veulent pas faire, parce que les salaires sont trop bas* ». Certes, mais surtout parce que certains patrons font appel à des immigrés pour tirer les salaires vers le bas, non ? « *Le problème, ce ne sont pas les immigrés, mais l'iniquité sociale, et le but de cette scène est de tordre le cou à toutes les idées reçues* », réplique Michalik, tout en

Alejandro Gualtero



admettant que « [son] but n'est pas de laisser des gens à la porte, ou de faire une œuvre si radicale qu'elle ne parlerait qu'à une niche ».

“La seule star, c'est le spectacle”

Né en 1982 dans un milieu bohème – père peintre, mère anglaise traductrice –, le jeune Alexis connaît une enfance qu'il qualifie lui-même de « très heureuse », sans voiture ni télévision, rythmée par les après-midi à la bibliothèque, le théâtre et le cinéma. « Mes parents sont toujours ensemble », précise-t-il, pour preuve de ce bonheur. Il grandit dans le XVIII^e arrondissement de Paris, qu'il décrit comme « très brassé », « populaire, mais pas ghetto », fidèle à l'idée qu'il se fait de ce qu'est, ou devrait être, la société française, image qu'il assimile « à la ligne 2 du métro entre Barbès-Rochechouart et Blanche ». La passion de la comédie lui vient très tôt, et, dès la première, le jeune Alexis se met en tête de chercher un agent et passe des castings. À 18 ans, il réussit le concours du Conservatoire de Paris mais préfère laisser sa place

pour commencer à jouer sans attendre. Le succès en tant qu'auteur viendra plus tard, en 2011, d'abord, avec *le Porteur d'histoire*, puis, en 2014, avec *le Cercle des illusionnistes*, qui remporte pas moins de trois Molières sur cinq nominations. « Je ne pensais pas que l'écriture ou la mise en scène deviendrait mon métier », se souvient Michalik. Mais dès son premier spectacle, j'ai eu des retours enthousiastes du public. » Sa stature d'auteur se confirmera avec son grand succès *Edmond*, en 2016, sur les déboires du jeune Edmond Rostand tentant d'enfanter son *Cyrano de Bergerac* – pièce pour laquelle il passera ensuite à la réalisation en l'adaptant lui-même au cinéma.

DRAMATURGE CONFIRMÉ aujourd'hui, Alexis Michalik ne pensait pas que l'écriture ou la mise en scène deviendrait son métier. “Mais dès mon premier spectacle, j'ai eu des retours enthousiastes du public.” Avec très vite beaucoup de succès et de reconnaissance...

“C'EST UNE FICTION, PAS UN PLAIDOYER. JE NE ME SUIS PAS DIT QUE J'ALLAIS FAIRE UNE PIÈCE POLITIQUE MAIS ROMANESQUE.” SUR PASSEPORT

Avec leurs intrigues menées tambour battant et l'enchaînement vertigineux des tableaux, les œuvres du nouveau venu de la dramaturgie ont souvent quelque chose de très américain dans leur forme. D'où un côté parfois produit et surproduit, des personnages un brin stéréotypés et des dialogues téléphonés, comme si les pièces étaient déjà calibrées pour leur adaptation sur grand écran. Un parti pris que l'auteur assume, bien conscient qu'il ne peut pas faire comme si son public n'était pas habitué à Netflix et à des fictions efficaces et sans temps mort, lui qui craint avant tout que l'on ne s'ennuie dans sa salle. Ses œuvres se sont d'ailleurs débarrassées du côté pédagogico-lourdaud des débuts, quand les personnages historiques semblaient réciter leur bio Wikipédia sur scène, pour évoluer vers davantage d'émotion. Si Michalik admet être très anglo-saxon dans la structure narrative, il se veut en revanche très français dans le choix de ses thèmes : *Cyrano de Bergerac*, la France de la Belle Époque >

► ou d'Alexandre Dumas, ou encore l'ère post-Manif pour tous avec une *Histoire d'amour*, sur le difficile désir de maternité d'un couple de femmes. « *Mon théâtre est plus anglo-saxon qu'américain*, tempère-t-il. *L'Amérique, c'est le pays des têtes d'affiche, de l'argent. Moi, je suis un homme de troupe. Tous mes acteurs sont payés pareil. La seule star, c'est le spectacle.* »

Autre caractéristique, qui joue sans aucun doute dans son succès : ses personnages ne sont pas des bourgeois et ressemblent plus à des Français ordinaires, qu'il s'agisse de profs ou d'assistantes sociales. De la même manière, si le « vrai » Edmond Rostand était un grand bourgeois, « *mon Edmond est un écrivain fauché* », indique-t-il, avant de préciser : « *Je mets en scène des héros qui luttent.* » Et de poursuivre : « *Mes protagonistes sont issus de la classe moyenne, et je pense que c'est comme ça qu'on va chercher à amener un public non bourgeois au théâtre. C'est une des raisons pour laquelle mes pièces sont populaires, il y a du monde dans mes salles, des gens qui ne vont pas forcément au théâtre.* »

“Représentatif de notre époque”

Dans un paysage théâtral français qui se divise trop souvent, pour schématiser, entre un théâtre public élitiste et un théâtre privé plus populaire, Michalik a su proposer un « *théâtre privé de qualité* », juge Isabelle Barbéris, professeure d'études théâtrales et collaboratrice à *Marianne*, qui explique : « *C'est la clé de son succès. Son théâtre est fédérateur. Il s'est placé sur un créneau, a pris une place vacante.* » « *Michalik est agaçant : il est beau, sympa, il a du talent*, ajoute en riant Jean-Marc Dumontet. *Il nous manque d'autres Michalik. C'est un talent rare. Il a inventé une nouvelle façon de faire du théâtre qui touche les gens : ses salles sont toujours très brassées.* »



AVENIR OUVERT “Qu'on me critique ou qu'on m'encense, moi, je suis là pour créer. [...] Si un jour je sens que mes spectacles ne marchent plus, j'irai faire de la planche à voile !”

On peine à trouver une critique, même voilée, au milieu du concert de louanges. Un épisode, il y a près de un an, est venu rompre cette harmonie. Après avoir remporté dix Molières, Alexis Michalik s'est retrouvé à présenter leur 34^e édition. Quelque temps après, Michel Vuillermoz, pensionnaire de la Comédie-Française, assène dans une interview : « *Alexis Michalik a pris le melon. Il est représentatif de notre époque, rapide, intelligent, mais pas du tout dans l'émotion.* » « *Le vrai coupable, ici, répond le principal intéressé, c'est le média qui choisit de titrer là-dessus, la polarisation des débats. C'est l'une des raisons de la montée des extrêmes.* » Jean-Marc Dumontet renchérit : « *Les critiques les plus acerbes peuvent être courtoises. L'interview de Vuillermoz était trop polémique pour être audible. Moi, je plaide à la*

fois pour la Comédie-Française et pour Michalik. »

Le quarantenaire, lui, balaie d'un revers de la main la polémique, quitte à estimer « *être perdant dès lors qu'il commence à répondre* ». Lui a appris à prendre du recul, conscient de la position qu'il occupe désormais dans le théâtre français. « *Qu'on me critique ou qu'on m'encense, moi, je suis là pour créer. La plus belle récompense, je suis sincère, c'est que la salle soit pleine.* » Et pour la suite ? Où se voit-il dans dix ou vingt ans ? Lui qui a été professeur de roller n'exclut pas d'avoir un engagement associatif : il n'a pas la vocation chevillée au corps. « *Si un jour je sens que mes spectacles ne marchent plus, j'irai faire de la planche à voile. J'ai l'impression de m'être suffisamment accompli...* » Auparavant, il lui reste à conquérir sa place au cinéma. « *Autant j'ai l'impression d'avoir trouvé ma place au théâtre, autant je suis encore en train de chercher ce que je peux apporter au cinéma* », confesse-t-il. Une chose est sûre, nous assure-t-il : son prochain film ne sera pas une adaptation d'une de ses pièces, mais bel et bien une création. ■ J.V.

Passeport, au Théâtre de la Renaissance jusqu'au 30 juin. Le texte de la pièce est publié aux éditions Albin Michel.

“SON THÉÂTRE EST FÉDÉRATEUR. IL S'EST PLACÉ SUR UN CRÉNEAU, IL A PRIS UNE PLACE VACANTE.”

ISABELLE BARBÉRIS, PROFESSEURE D'ÉTUDES THÉÂTRALES

Entretien

Alexis Michalik pour *Passeport* : “L’empathie est la porte d’entrée de mon travail qui conduit vers la tolérance”

03 février 2024

• Par **Benoît Gaboriaud**



Alexis Michalik présente depuis janvier sa nouvelle pièce de théâtre, “Passeport”.

©Alejandro Guerrero

Après la PMA dans *Une histoire d’amour* (2020), Alexis Michalik s’attaque, dans sa dernière pièce, *Passeport*, à un autre sujet d’actualité : l’immigration. Pour en parler, l’auteur et metteur en scène de théâtre joue la carte du spectacle populaire bien ficelé, celle qui lui permet le mieux de rassembler et de faire passer des messages au plus grand nombre. Pari réussi.

Acteur, dramaturge, metteur en scène, scénariste, réalisateur et écrivain franco-britannique, [Alexis Michalik](#) excelle dans tous les domaines. Couronné, entre autres, de cinq Molières, le génie du théâtre doit son succès à une patte singulière, une bonne dose d’empathie et un maniement du retournement de situation remarquable. Présentée actuellement au Théâtre de La Renaissance, à Paris, écriin au sein duquel *L’Éclaireur* a rencontré l’artiste, *Passeport* ne déroge pas à cette règle.

Passeport fait écho à l'actualité et à la loi immigration. Pourtant, vous l'avez écrite il y a plus d'un an. Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet ?

Je ne pars jamais d'un thème. C'est l'histoire qui me guide vers lui. La plupart du temps, je construis mes pièces à partir de la fin qui me vient en premier. Je savais que celle-ci allait se passer dans la "jungle" de Calais. Je me suis donc documenté sur le sujet, puis sur l'immigration en France et dans le monde, à l'heure actuelle et au cours de l'histoire. Les informations que j'ai pu recueillir ont nourri ce récit. Au fil du temps, ces deux histoires parallèles ont pris forme : d'un côté, celle des réfugiés, Issa, Ali et Arun, et de l'autre celle de Jeanne et Lucas, deux Français noirs avec leurs propres questions identitaires.



Passeport. ©Alejandro Guerrero

Sur l'immigration, le personnage de Jeanne, une journaliste engagée, prend position lors d'un monologue enflammé. À travers sa voix, peut-on décèler votre opinion ?

Le thème des origines me passionne. J'en parle souvent, notamment dans mon [roman](#) *Loin* (2019), une quête initiatique. Ma mère est Anglaise, la sienne était Australienne et son père Irlandais. Du côté de mon père, mon grand-père est arrivé de Pologne en France en 1926, à l'âge de 2 ans. Pour ma part, je suis résolument Parisien, mais issu d'un quartier populaire, situé entre les métros Blanche et Anvers, dans lequel s'épanouit une grande mixité culturelle.

Acheter sur [Fnac.com](#)

j'avais de la société française. Des années plus tard, j'ai compris que ce n'était pas le cas de tout le monde. Je suis donc concerné par le sujet. Ayant décidé de le traiter, je me suis senti obligé de briser les idées reçues sur l'immigration et de donner mon point de vue, nourri de lectures, de chiffres et de statistiques, par le biais de la parole de Jeanne et de cette scène frontale.

À quel point l'empathie est-elle importante lorsque vous imaginez vos personnages ?

L'empathie est la porte d'entrée de mon travail, qui conduit vers la tolérance. Quand je compose des personnages, je fais en sorte que le public puisse entrer en résonance avec eux. Plus qu'un engagement, cette pièce est, à mon sens, un message humaniste tourné vers l'accueil, l'inclusion, l'intégration et l'ouverture d'esprit.



Passeport. ©Alejandro Guerrero

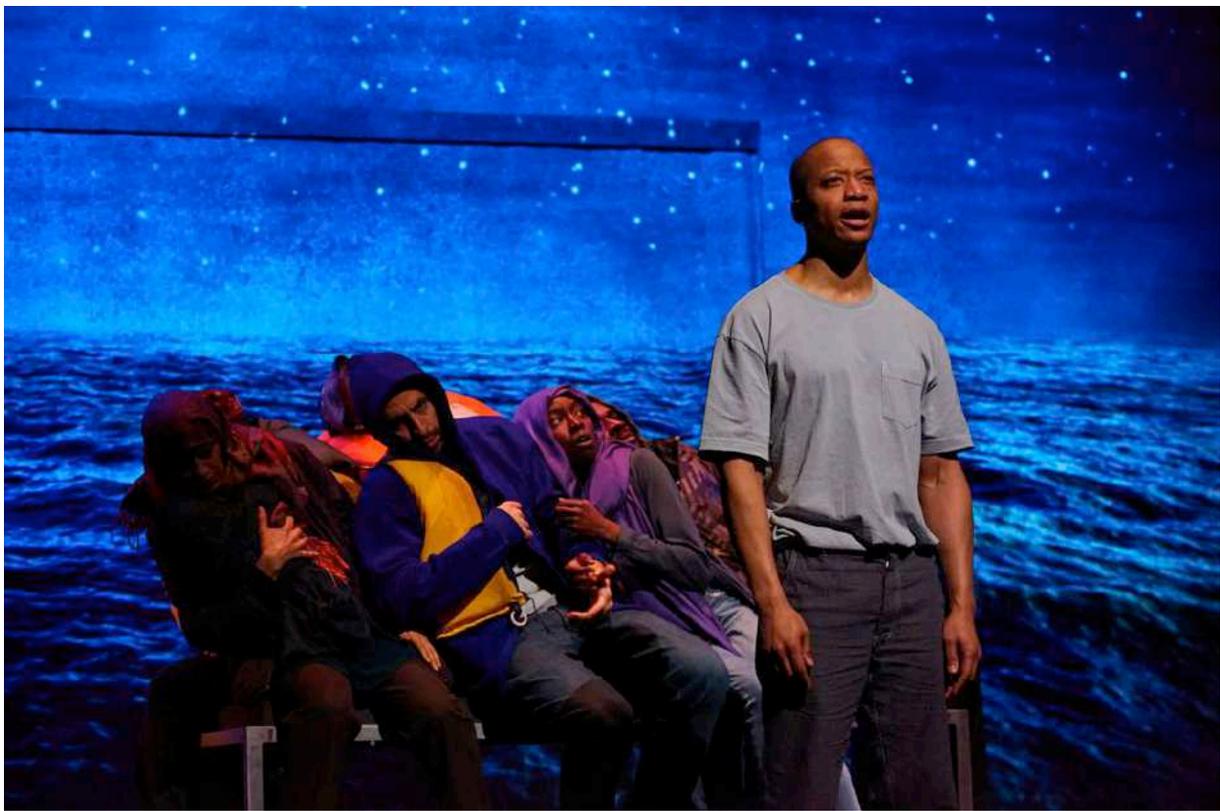
On retrouve dans *Passeport* votre patte, cet esprit de troupe de théâtre qui vous est cher. Sans hiérarchie, les comédiens y jouent plusieurs rôles et font évoluer les décors lors de chorégraphies singulières.

Plus qu'un exercice de style, cela vient d'une nécessité. J'écris en totale liberté, en donnant la priorité à la narration et aux rebondissements. Ensuite, seulement, se pose la question de comment mettre en scène tous ces personnages et ces décors, sans exploser le budget et sans casser le rythme : mon obsession.

J'ai donc recours à ces astuces, cette chorégraphie qui fait ma patte. Mais je n'ai rien inventé, cet esprit de la troupe et des décors mouvants me viennent d'[Ariane Mnouchkine](#), la simplicité et l'épure de [Peter Brook](#), et la narration sinueuse de [Wajdi Mouawad](#).

Le personnage d'Ali cite souvent William Shakespeare. Est-ce votre mentor spirituel ?

C'est le dieu de tous les dramaturges. Dans tous mes [spectacles](#), je lui adresse un clin d'œil. Même dans la plus mineure de ses œuvres, il y a un élément génial. Il était à la fois poète, excellent auteur de comédie et brillant scénariste. Il s'adressait à tous les publics en mélangeant quelques blagues de cul triviales à une poésie plus intellectuelle.



Passeport. ©Alejandro Guerrero

Cette pièce repose sur un twist final remarquable. Surprendre le spectateur, est-ce une de vos obsessions ?

Absolument et pas forcément par un twist final ! En tant que spectateur, j'aime aussi être surpris, je suis assez fan du [Sixième Sens](#) de M. Night Shyamalan ou d'[Inception](#) de [Christopher Nolan](#), des modèles du genre dans lesquels les pistes narratives sont démultipliées. Je m'en suis inspiré, comme de la trilogie théâtrale *Littoral, Incendies et Forêts* de Wajdi Mouawad. Mes pièces sont assez cinématographiques, dans le sens où j'emprunte des codes de l'écriture de scénario, mais elles restent malgré tout très théâtrales.

Pensez-vous adapter *Passeport* au cinéma ?

J'ai déjà adapté au [cinéma](#) deux de mes pièces : *Edmond* (2019) et *Une histoire d'amour* (2023). Ceci étant dit, je ne considère pas du tout le cinéma comme un but en soi ou la consécration pour une pièce. J'aimerais désormais travailler sur un projet exclusivement cinématographique.

Télés/Radios

M6 – Tous en cuisine – Cyril Lignac – 4/12/23

TMC- Quotidien – Yann Barthès – 10/01/24

France 3 IDF – Journal Jean-Noël Mirande – 20/01/24

Europe 1 – Thomas Isle – 22/01/24

RTL – Les Grosses Têtes – L.Ruquier – 22/01/24

France 3 Nord Pas de Calais – reportage 27/01/24

Franceinfo TV- Emilie Tran Nguyen- 23/01/23

France Bleu – Eric Bastien – 25/01/24

M6 – Journal – 2 sujets 12.45 et 19.45 – 26/01/24

Canal + - La boîte à question – 29/01/24

LCP – Politiques à table – 29/01/24

France Inter – La bande original – Nagui – 29/01/24

RFI – Vous m'en direz des nouvelles – JF-Cadet – 29/01/24

France 24 – Journal – Louise Dupont – 30/01/24

Radio J – Cyrielle Sarah Cohen- 30/01/24

Figaro TV – Victoire Sikova – 31/01/24

LCI – Matinale – Elisabeth Martichoux – 02/02/24

France 5 – C l'Hebdo – 03/02/24

La 1^{ère} Outremer – Journal – 09/02/24

France 2 – Les enfants de la Télé – 18/02/24

Olympia TV – Thierry Dague – 20/02/24

TV5 Monde – Magreb Orient Express – 23/02/24

France 2 Télématin – Julia Livage – 25/02/24

TSFJazz – Thierry Lebon – 27/02/24

Franceinfo TV – Philippe Vandel – 05/03/24

France Culture – L'invité culture – 05/03/24

France inter – Le Masque et la Plume – 10/03/24